Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 51 (1913)

Heft: 9

Artikel: Borgne et bossu

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-209391

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 28.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

 Je suis heureux de voir que vous ne nous refusez pas l'appui de votre expérience, de votre patriotisme.

— Bardon, bardon, che n'ai encore rien bromis... Auriez-fous la ponté de me basser cette baire de ciseaux, à fotre droite... Merci... che ne beux rien bromettre sans safoir à quoi che m'encache.

— Vous ne vous engagez, mon cher voisin, à rien au monde, sauf à vous laisser porter sur la liste des intérêts du petit commerce et de la petite industrie.

— T'accord, mais ine fois élu — si che suis élu, ça c'est une autre chosse — ine fois élu, che ne vois pas gomment Hans Schnabel, reliure de luxe et reliure ordinaire, bourra être blus utile à la batrie que mossié Martin et tous les autres gommerçants et indistriels?

— Mon cher voisin, vous êtes un modeste; c'est des citoyens de votre trempe qu'il nous faut, des hommes à l'esprit droit, qui voient juste et ne se laissent pas entortiller par les finasseries de la politique.

— Oh! bour m'endordiller tans les filasseries, gomme fous disez, il n'y a bas crand dancher; quoique che suis natiralisé faudois depuis vingt ans, je l'ai encore trop ma tête garrée de Strengelbach, ganton Aargau!

Précisément.

— Che me témande bourtant si mon blace elle est pien au Crand Gonseil. Che le sais, je l'ai berdu bresque toute l'accent allemand, mais che le suis moins familiarisé afec les affaires bupliques du ganton de Faud qu'avec son pon betit vin blanc.

— Raison de plus pour apprendre à connaître mieux ces affaires publiques! Voyons, mon cher monsieur Schnabel, puisque vous avez la con-

fiance de nos hommes politiques.

- La gonfiance, c'est une très crande chosse, ui. Mais che dois fous dire une autre chosse, mossié Martin: la bolitique de vos hommes bolitiques, elle n'est beutêtre bas la bolitique de Hans Schnabel; moi, che l'ai ma betite bolitique à moi.
- Et peut-on savoir, sans indiscrétion, quelle en est la caractéristique ?
 - Gomment disez-vous? la garac...

La caractéristique.

- Ui, ui, la garagtristique... Che gomprends pas très bien; ma bolitique elle n'est pas si fort garagtristique; je ne l'ai bas le temps de gourir les assemblées, je forme mon betite chuchement en lisant les chournaux de toutes les partis et che fote un chour ui, un chour non, une fois bour celui-ci, une autre fois bour celui-là, d'abrès ce que che le gonnais de leurs actes...
- C'est très bien et je vois que vous êtes notre homme, que vous ferez honneur à la liste que voici, où votre nom figure en bonne place.
 - Mossié Martin!
 - Monsieur Schnabel?
- Mossié Martin, fous afez imprimé mon nom sur fotre liste?

- Vous le voyez.

- Mossié Martin, bourquoi alorss aflez-fous l'air de me témander la bermission de tisposer de mon nom?
 - Par politesse, mon cher voisin.
- Mossié Martin, che ne gomprends bas cette bolitesse.
- Vous n'allez pourtant pas vous fâcher, cher monsieur Schnabel?
- Himmelkreuzdonnerwetter! le cher mossié Schnabel, il ne se fâche bas bour une semblable chosse; mais il vous témande de rayer son nom de fotre liste.
- Mais, cher voisin, comprenez donc que c'est un peu tard; votre candidature est maintenant officielle.
- Mossié Martin : « La gantitadure Schnabel est officielle une mauvaise blaisanterie. Signature : Schnabel », foilà ce que ch'égrirai cette

soir à toutes les chournaux. Et maintenant, bermettez-moi de mettre de l'or sur ces tranches.

Le bon relieur fit comme il l'avait dit, et, sûr cette fois d'être laissé en paix, il s'accorda, « officielle, une demi-bouteille de 1911 ».

V. F.

Le comble de l'économie. — Entre maris :

- Mon cher, tu n'as aucune idée de mon bonheur en ménage. Ma femme est un modèle d'économie.
- Et la mienne, donc! Un exemple. Je lui avais promis un cachemire au cas qu'elle me donnat un fils.
- Eh bien, mon cher, pour ne pas me pousser à la dépense, elle a accouché d'une fille. C'est comme ça!

Borgne et bossu. — Les infirmes ne sont pas les moins facétieux des humains. C'est leur consolation.

Un borgne rencontrant de fort grand matin un bossu, lui fait plaisamment :

— Hé, l'ami, tu as chargé de bon matin!

— C'est pas si bon matin que ça. Tu le crois parce que tu n'as encore qu'une fenêtre ouverte.

PAS DOU IADZO

o pére Remollie demorâve pe lo Valâ. L'avâi duve mâison: onna galéza carraïe et onna croûïe grandze que l'ètai pas bin llien, ma pas appondya tot parâi. L'è z'avâi fête assura tote lè duve à iena de clliau compagni qu'on lau dit lè z'assurances, et l'ein ètai bin conteint. Pâo-t-on jamé savâi! se dâi iâdzo l'affére vegnâi à bourlâ! Et cein n'a pas manquâ, sa grandze l'a prâi fu et que lo père Remollie ein a ètâ pardieu bin conteint, câ' la voliàve tot parâi dèguelhî po la refére on bocon pe lèvè iô pouâve lâi ajustâ onna grandze à pont.

La Compagni dái z'assurances l'è vegnâite po taxà et l'arâi faliu vère clli pére Remollie. « Sa grandze vali îi por li onna fortena, l'ètâi pllieinna de messon et quasu nâova; faillâi lâi bailli à la pllièce de l'erdzeint et pu pas poû. » Tant que n'ant pas pu s'arreindzî et que, po fini, la Compagni l'a décidâ de refére la grandze quemet

l'ètâi dèvant.

L'è lo pére Remollie que l'a étá attrapâ. Li que la voliâve justameint dèguenautsî. Ein a z'u à teimpétâ et à sacremeintâ apri clliau serpeint d'assureince dau diâbllio. Mâ, l'a tot parâi faliu sè conteintâ.

Quauque dzo aprî, vaitcé qu'on monsu que l'avâi dza ètâ pè tote lè mâison dau velâdzo po coudhî lè fére assurâ su la vya passe vè lo pére Remollie et sè met à lâi fére onna résse de la métsance.

Lo père Remollie lo laisse dèblliottà sein rein dere, mà quand lo minna-mor l'a z'u fini, ie lài fà:

— Mèt m'assurâ à 'na Compagni, vo pouâide vo grattà avoué voutrè z'assureince.

— Eh bin, que lâi fâ lo mouet, se vo ne voliâi pas vo z'assurâ vo mîmo, vo dèvetra o mète assurâ voutra fenna.

— Ah! credié na! lâi repond lo pére Remollie, po mè fére quemet po la grandze. Se ma fenna vegnâi à mouri, na pas mè baillî de l'erdzeint vo m'ein baillera oncora on' autra à la pllièce! MARC A LOUIS

Un homme soigneux. — Hé! là-bas! Voulezvous descendre de ce poteau, et un peu leste! Je vous y prends à décrocher les fils télégraphiques.

— Mais, m'sieu le gendarme, puisqu'ils servent plus à rien, à présent.

Comment, y ne servent plus à rien?
Mais non, puisqu'on a la télégraphie sans

LE CORMORAN

Croquis.

Es naturalistes se sont tous trompés au sujet du cormoran. Le petit croquis suivant n'à d'autre but

que de remettre les choses au point.

Le cormoran, donc, est un bipède généralement vertébré; peu casanier, il préfère aux douceurs du home, le soleil et le grand air; son existence se passe à flâner sur les places et à attendre: le cormoran est un philosophe.

Par instants, comme les hirondelles s'assemblent pour émigrer, les cormorans se groupent pour palabrer à perte de vue. Ils parlent politique ou syndicats. Survient un explorateur ou un simple voyageur, le cormoran s'empresse de le décharger de ses bagages, car il est complaisant et tarifé. Puis, le voyageur rendu à destination, il se hâte, modeste et discret, de le quitter et revient auprès de ses congénères; alors, sans perdre un instant, il reparle politique et syndicats. Un second voyageur survient...

Au fait, vous ne savez peut-être pas que nous appelons cormorans à Lausanne les portefaix dits autorisés? Je m'empresse de vous le dire... pour vous l'apprendre. C'est encore le meilleur moyen connu.

C. A.

DU CALME!

A! qu'ils doivent être heureux, les gens calmes! S'il est vrai que le bonheur soit peu ou prou de ce monde, les calmes en sont assurément les détenteurs. Le bonheur est inséparable du calme; celui-ci en est un des éléments essentiels.

On dit que le bonheur est chose fout à fait relative, qu'il n'est pas le même pour tous, qu'un le trouve ici, l'autre, là. Oui et non. En tout cas, si quelqu'un prétend trouver le bonneux dans l'agitation incessante, dans la fièvre qui caractérisent la vie actuelle, il n'y connaît rien. Ce sont choses absolument incompatibles. Le propre du bonheur, c'est la sérénité, c'est aussi, mais dans une mesure plus restreinte, la contemplation. Les peuples vraiment heureux ne sont pas les plus voués à l'aiguillon de l'activité incessante, au démon des affaires. Ils peuvent jouir d'une copieuse aisance, de la richesse, même; ils ne sont pas heureux. Le bonheur ne se paie pas d'écus sonnants, mais de satisfaction. Or l'argent ne la procure guère. Plus on a d'argent, plus on en veut avoir; c'est la préoccupation constante, angoissante, tyrannique, du bon coup à faire pour arrondir encore son magot. On lui sacrifie tout, même et surtout son... bonheur.

L'homme qui prend le chemin de la richesse ou celui des honneurs, croyant atteindre plus tôt et plus sûrement le bonheur, se fourvoie. Il risque fort de ne jamais arriver à bon port.

Ou'ils doivent être heureux, les gens que la pleine possession d'eux-mêmes défend des vaines colères, dans lesquelles il est bien rare qu'on ne commette ou qu'on ne dise quelque sottise, quelque injustice irréparables. Et quelle supériorité ils ont en toutes choses sur les impatients, les emballés, les agités, les fiévreux. Ils sont comme un roc inébranlable, contre lequel vient se briser, vaincue, toute la sotte excitation des premiers. Ils sourient, placides, quand leur interlocuteur se fâche et bondit. Enervé par ce calme imperturbable, la fureur de ce dernier redouble; elle atteint son paroxysme. Il croit être effrayant: il n'est que grotesque. Il croit discuter: il déraisonne. Il croit stigmatiser son contradicteur: il le rafermit et l'élève. Il croit avoir un geste sublime et victorieux en s'en allant avec brusquerie et en frappant la porte : ce n'est qu'une piteuse défaite. Il